

Dix heures passées, par une froide nuit de fin février, l'éclat de la lune sur la côte atlantique du comté de Donegal mouchette de diamants les eaux sombres. Tout là-haut, en surplomb de la rive, une voiture solitaire suit les lacets de la route côtière, délaissant au loin les lumières du Castlebane Country Club pour s'enfoncer dans les terres vers Rinclevan de l'autre côté de New Lake.

Le conducteur de la Jaguar XF noire est un ancien membre du régiment d'infanterie de la Garde royale, un homme large d'épaules appelé Wally Lander. Il ne quitte pas la route sinueuse des yeux et conduit en silence, délibérément sourd à la conversation de ses passagers : son patron, sir Roger Forsyte, l'assistante personnelle de celui-ci, Samantha (dite « Sam »), et une femme aux cheveux auburn qu'il n'a jamais vue. Jolie, il le voit aux quelques regards qu'il lui a jetés dans le rétroviseur – très jolie à vrai dire, vêtue d'une robe noire moulante dont il ne peut malheureusement pas assez profiter dans le rétro. Il suppose qu'elle a dû assister ce soir à l'événement médiatique de Neptune Marine Exploration et les accompagne comme invitée à cette fête privée, qui risque fort de perdurer jusqu'au petit matin. Probablement en rapport avec la dernière aventure de sir Roger, songe Wally. Si elle est seule, cela signifie qu'elle est très certai-

nement célibataire. Un coup à tenter, c'est sûr. Il aurait peut-être l'occasion de lui parler pendant la soirée, d'en savoir plus sur elle. Wally ne peut le savoir en cet instant (ni aucun d'eux d'ailleurs), mais cela ne se fera pas. Parce que Wally n'a plus longtemps à vivre.

Tout comme il ne saura jamais le nom de la femme mystérieuse. Brooke Marcel, ou *Dr Brooke Marcel*, quand elle exerce à titre de consultante, experte en psychologie des otages, et donnait autrefois des conférences occasionnelles au Centre de formation tactique Le Val, en Normandie. Mais ce soir, elle est simplement l'invitée de son amie Sam, assise entre elle et sir Roger, le modèle même de l'efficacité, un petit NetBook posé sur les genoux, l'écran se reflétant sur ses lunettes pendant qu'ils étudient ensemble quelques points relatifs à NME. Sir Roger a desserré la cravate qu'il avait mise pour la présentation et est confortablement adossé contre le cuir crème de la Jaguar.

Quand Sam se met à détailler le programme du lendemain, Brooke cesse d'écouter et retourne aux pensées qui la préoccupent si souvent, accompagnées du même fouillis d'émotions qui la submerge toujours dès qu'elle pense à Ben.

Elle aurait aimé qu'il soit là. Il adorait l'Irlande, il aurait été tout à fait dans son élément ici, sur la côte du Donegal. Peut-être avait-elle eu tort de venir sans lui, mais le fait est qu'elle avait été bien trop stressée pour le lui demander. Elle avait eu peur d'envoyer les mauvais signaux. D'aller trop vite, de chercher à forcer les choses. Ou un truc dans le genre.

Elle ne savait plus. Pour une psychologue talentueuse et très compétente, elle était frappée de voir combien elle comprenait mal ses propres sentiments. Ben Hope. Un homme si énigmatique et complexe. Avant même qu'ils

sortent ensemble, elle avait eu conscience des fantômes de son passé, des choses sur lesquelles elle ne pourrait jamais l'interroger et qu'il taisait jalousement ; un homme si fermé, qui pourtant pouvait se montrer si ouvert, si chaleureux et tendre. Elle avait parfois l'impression qu'il était là depuis toujours. Et, à d'autres moments, c'était comme si elle ne le connaissait pas du tout.

Tout en regardant par la vitre le paysage rocheux apparaissant brièvement dans les phares du véhicule, Brooke se demandait si sa liaison chaotique avec Ben pourrait jamais se rétablir. Ils nageaient dans un tel bonheur au début, avant que leur relation explose de manière si insensée alors même qu'on commençait à la croire éternelle. La chute était venue en septembre. Les mois d'automne avaient été une période désolée et vide, et elle s'était noyée dans le travail. Les vacances de Noël sans lui avaient été d'une tristesse presque insupportable.

Puis, petit à petit, au fil des deux derniers mois, la perspective d'une éventuelle réconciliation était apparue à l'horizon. Les conversations téléphoniques entre sa maison de Londres et celle de Ben en France s'étaient faites plus longues et plus fréquentes. C'était parfois même lui qui l'appelait.

Mais c'était encore fragile, une flammèche qui pouvait être soufflée à tout moment. Brooke avait parfois l'impression, quand elle sentait la tension entre eux prête à ressurgir, qu'il lui cachait quelque chose. Chacun à sa manière, ils étaient aussi responsables l'un que l'autre de la séparation. *Deux tempéraments sanguins*, se disait-elle, désabusée, en se remémorant l'affreuse dispute qui les avait séparés. Le pire, c'était qu'au bout du compte, cela avait été pour des broutilles. Un stupide et horrible malentendu.

— L'hélico nous prendra à la maison et nous amènera

à l'aéroport de Derry à la première heure demain matin, disait Sam à son patron. On arrivera à Gatwick juste après dix heures trente, puis départ pour Málaga largement dans les délais pour être à votre rendez-vous avec Cabeza.

Forsyte fit la moue et grogna son assentiment. Revenant momentanément au présent, Brooke remarqua sa façon de tripoter continuellement la poignée de l'attaché-case accroché à son poignet par un bracelet d'acier et une mince chaîne, et se demanda un court instant ce qu'il contenait de si précieux ; mais sa curiosité se dissipa vite quand elle reporta son attention sur la vitre noire et reprit le cours de ses pensées.

Un éclair de lumière blanche attira son regard. La route derrière eux n'était plus déserte : les phares brillants d'une voiture s'approchaient vite. Non, se dit-elle, se tournant pour jeter un œil par la lunette arrière, pas une voiture, plutôt une sorte de fourgonnette. Pressée d'aller quelque part, en plus.

Forsyte regarda derrière lui alors que les pleins phares du véhicule s'approchaient assez pour emplir de leur éclat tout l'habitacle de la Jaguar.

— Un abruti, dit-il d'un ton nonchalant. Range-toi un peu et laisse-le passer, Wally.

Wally montra son exaspération d'un signe de tête, puis mit le clignotant, ralentit à une cinquantaine de kilomètres-heure et se déporta vers le côté de la route étroite pour laisser passer la fourgonnette. Le gros véhicule (une simple camionnette blanche Renault Master sans vitre à l'arrière, éraflée et maculée de poussière) les doubla bruyamment, puis se rabattit brusquement et freina dans un crissement de pneus, bloquant la route.

Wally écrasa la pédale de frein, et les passagers furent projetés en avant, à l'exception de Brooke, qui s'était

appuyée contre le siège avant une fraction de seconde précédant l'arrêt d'urgence. Sam laissa échapper un petit cri au moment où son NetBook s'envolait.

— Nom de Dieu ! hurla Forsyte.

— Enculé !

Wally mit le levier de vitesse de la boîte automatique sur PARKING et laissa tourner le moteur en sortant.

— À quoi vous jouez, connards ? hurla-t-il, claquant la portière et fonçant vers le véhicule arrêté.

Les portières de la Renault Master s'ouvrirent simultanément. Wally s'arrêta net et se tut quand deux hommes sautèrent à terre et se dirigèrent d'un pas menaçant vers lui. Ils portaient tous les deux des cagoules noires, et pas pour se protéger des morsures du vent de février.

Le sang de Brooke se figea en voyant les armes dans les mains des hommes : deux mitraillettes compactes identiques, noires et agressives, leur bouche munie de longs silencieux tubulaires. Elle avait déjà vu des armes de ce type.

Tout comme Wally Lander, en un autre temps, mais ses neuf années depuis l'armée avaient émoussé ses sens, et il resta là, bouche bée.

— Oh mon Dieu ! hoqueta Sam.

Forsyte se taisait, horrifié, agrippant son attaché-case.

Aucun des deux hommes masqués ne parla. Au lieu de cela, d'un geste presque décontracté, ils pointèrent leurs armes sur Wally et firent feu. Depuis l'intérieur de la voiture, les tirs étouffés ressemblaient à peine à une succession rapide de coups feutrés. Les jambes de Wally plochèrent, et il s'effondra, sans vie, sur le bas-côté. Son sang brillait dans les faisceaux des phares de la Jaguar. Sam hurla de panique et s'agrippa à Forsyte.

— Qu'est-ce qu'ils nous veulent, Roger ? Oh mon Dieu, ils vont nous tuer !

Brooke hésita moins d'une seconde, puis se lança dans l'espace entre les sièges avant et rampa derrière le volant. Elle passa la première, appuya le talon de son escarpin chic de facture italienne sur l'accélérateur et l'enfonça.

La Jaguar démarra dans un rugissement et un crissement de pneus. Cramponnée au volant, Brooke ne pouvait faire autrement que rouler résolument sur le cadavre de Wally avec un cahot écœurant. Les hommes masqués s'écartèrent d'un bond. Il y eut un impact violent quand la voiture heurta l'angle latéral de la fourgonnette ; un froissement de plastique et le grincement de tôles métalliques broyées quand elle se força un passage dans l'interstice. Les roues de la Jaguar patinaient et le moteur montait dans les régimes, étouffant les hurlements de Sam et les inintelligibles beuglements furieux de Forsyte. Soudain, la voie fut libre, et Brooke aperçut la route dégagée s'ouvrant dans le faisceau de ses phares. Elle avait réussi.

Mais alors, des feux de bouche stroboscopiques éclairèrent le rétroviseur et elle sentit la direction se durcir entre ses mains tandis qu'une rafale déchiquetait les pneus arrière. Elle ne pouvait rien faire pour empêcher la voiture de dérapier et de virer sur la route. Elle vit un gros rocher gris surgir devant elle, puis ce fut une collision terrible, et l'airbag lui explosa au visage, l'étourdissant. Bruits de course. Voix. Quand Brooke retrouva ses esprits, les portières de la Jaguar s'ouvraient, et une arme était braquée sur sa tempe. Elle tourna le visage vers son agresseur. Son regard était glacial et dur dans les fentes de la cagoule.

— Dehors, salope.

II

Trois jours plus tôt

— **É**coute, Brooke, ce sera génial, insista Sam pour la cinquième fois au moins en vingt minutes. Tu ne peux pas rater ça. Je suis sérieuse.

C'était tout Samantha Sheldrake. Elle avait toujours été autoritaire, déjà quand elles étaient à l'université. Il n'était pas difficile de comprendre comment elle avait réussi à décrocher le poste d'assistante personnelle de l'un des entrepreneurs les plus dynamiques d'Europe, le président multimillionnaire de la société Neptune Marine Exploration basée à Southampton.

— Je ne sais pas, répondit Brooke, s'étirant sur le tapis et agitant ses orteils nus dans la chaleur du feu de cheminée, le téléphone coincé entre épaule et oreille.

Les restes d'un plateau-repas refroidissaient non loin. Autre fin solitaire d'une autre journée monotone, avec simplement un appel surprise de la côte nord-ouest de l'Irlande pour lui remonter un peu le moral.

— Il me semble que ça fait aller loin pour une soirée, dit-elle. Et tu as toi-même dit que c'était réservé aux salariés.

— Rog...

Sam se reprit :

— Sir Roger ne verra aucun inconvénient à ce que j'in-

vite quelqu'un. J'aimerais te sortir de Londres. C'est si gris et lugubre là-bas en ce moment.

Un lapsus certes mineur, mais Brooke l'avait remarqué et se demandait si la relation de Sam avec son patron pourrait être plus étroite qu'elle n'en laissait paraître. Elle garda son observation pour elle et dit :

— Me sortir de Londres pour quoi ? Pour aller voir l'océan gris, à la place ?

— Hé ! on parle du Donegal, insista Sam. Même la bruine est belle. Je suis bien placée pour le savoir : je ne l'ai quasiment pas quitté ces derniers mois. Et puis, il ne s'agit pas d'une soirée ordinaire, je te l'ai dit. Il y aura d'abord ce fabuleux événement médiatique dans un country club *très* chic, tu n'en reviendras pas, plus de trois cents représentants – organisé par votre humble serviteur.

— Cela va de soi.

— En effet. Ensuite, retour à la maison, c'est là que les vraies festivités commencent. Sir Roger ne rechigne à aucune dépense. Tu devrais voir le manoir qu'il a loué : on dirait un château, et la soirée occupera une aile entière. Je te parie que tu n'as jamais vu autant de campagne de ta vie.

— Rappelle-moi ce que nous fêtons ?

— Ce « nous » signifie-t-il que tu viens ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Eh bien, ce n'est que la révélation en grande pompe d'une opération de sauvetage d'un trésor historique englouti, une des plus importantes de ces vingt dernières années, dit Sam avec une infime trace de suffisance. La récupération de la *Santa Teresa*, un galion du seizième siècle, est la plus belle réussite de Marine Exploration depuis la fondation de la société par sir Roger.

Brooke sourit à l'autre bout du fil.

— On croirait entendre une des publicités de ton service de relations publiques. D'ailleurs, que fait une épave de navire espagnol au large des côtes irlandaises ?

— Je ne t'ai pas déjà tout raconté quand on était en Autriche ?

Sam et Brooke avaient passé quelques jours à Vienne avant Noël. Brooke était trop tracassée par ses problèmes avec Ben pour jouir pleinement de cette échappée.

— Peut-être. Rafraîchis-moi la mémoire.

— Viens dans le Donegal et tu sauras tout.

— Je dois avouer, Sam, que les vieux bateaux moisiss ne me passionnent pas vraiment en ce moment.

— Oh ! allez.

Sam se tut, et Brooke devinait à ce bref silence qu'elle tramait un nouveau plan.

— Pourquoi ne viens-tu pas avec un ami ? poursuivit une Sam espiègle. Un ami du genre très *spécial* ? Tu vois de qui je parle ? Enfin, bien sûr, si les choses se sont améliorées.

— Ben ?

Brooke hésita, un peu surprise par la suggestion.

— Je doute que ce soit une bonne idée. Les choses sont toujours un peu...

Ne sachant quoi dire, elle laissa sa phrase en suspens.

— Je le savais. Il t'a traitée comme de la merde, en fait. Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

Brooke ne répondit rien. Elle leva la main pour toucher la fine chaîne en or qu'elle portait autour du cou. Ben la lui avait achetée à Paris peu après le début de leur liaison. Elle ne la quittait plus depuis, même si elle se demandait parfois pourquoi elle y était si attachée maintenant que leur relation était censée être finie.

— Je vais te le dire, poursuivit Sam. C'est quand il

est venu récupérer cet horrible petit bâtard qu'il t'avait laissé. Je me trompe ?

— Scruffy n'est pas horrible, protesta mollement Brooke.

— Et voilà que tu recommences. À être gentille. Tu es trop bien pour ce type. Il se sert de toi, tu ne le vois pas ?

— Ne parlons pas de ça, tu veux ? C'est compliqué.

Sam ne se laissa pas décourager.

— Très bien, peut-être que ce n'est pas une bonne idée. Alors, pourquoi n'inviterais-tu pas ton voisin sexy du dessus ? Le romancier que j'ai déjà rencontré ?

— Tu parles d'Amal ?

— C'est ça. Entre nous soit dit, je ne comprends pas comment tu fais pour ne pas lui sauter dessus.

— Allons. On n'est pas toutes comme toi.

— C'est censé vouloir dire quoi ? demanda Sam, faussement indignée.

— Amal et moi ne sommes que des amis. Et il écrit des pièces de théâtre, pas des romans.

— Hum. Tu ne vas pas rester célibataire toute ta vie, ma grande, à attendre que ce Ben se décide. Tu vas finir en vieille fille toute rabougrie, comme miss Havisham.

— Eh ! Je n'ai que trente-six ans, protesta Brooke. Et je suis plus jeune que toi de quatre mois, si je peux me permettre. Du reste, je ne vois personne t'accompagner à l'autel. Miss Havisham, dis-tu ?

— Qu'importe. Bon, tu viens dans le Donegal ou pas ? Ça ne te coûtera pas un sou, tu sais. Neptune Marine se chargera de la note, première classe aller et retour.

— J'y réfléchis.

En général, Brooke ne se laissait pas si aisément embringer dans les projets enthousiastes de Sam, mais elle commençait à se laisser séduire.

— Ça ferait peut-être du bien à Amal. Il a connu

quelques déceptions, récemment. Un changement de décor pourrait lui remonter le moral.

— Alors, c'est entendu, s'empressa de dire Sam. Il y a une très jolie pension de famille non loin du country club. Ce n'est pas le Ritz, bien sûr, mais c'est douillet et confortable. Je me charge de tout. Occupez-vous juste de venir. Je t'enverrai les infos par SMS.

— Minute..., commença Brooke.

Mais avant qu'elle puisse en dire plus, Sam l'interrompit.

— Oh ! écoute, sir Roger est sur l'autre ligne. Je ferais mieux de le prendre. À samedi, ma grande. *Pronto*.

Brooke soupira, tenant un combiné muet. Typique de Sam. Quand elle avait une idée derrière la tête, nulle force sur terre ne pouvait l'arrêter.

*

— Je ne suis jamais allé en Irlande, dit Amal d'un air songeur autour d'un café quand Brooke grimpa plus tard ce soir-là lui soumettre l'idée.

Il lui avait ouvert la porte l'air sombre et, contrairement à son habitude, débraillé, tenant dans la main un roman de Jean-Paul Sartre capable de démoraliser jusqu'à l'être le plus optimiste, mais son visage s'éclaira nettement à sa vue, et il se dépêcha de l'inviter à entrer.

Brooke ne cessait de s'émerveiller devant la superbe décoration de son appartement. Pas mal pour un dramaturge tirant le diable par la queue, pas encore trentenaire, dont la première pièce venait de faire un bide spectaculaire et avait attiré des critiques unanimement effroyables.

— J'ai pensé que ça te ferait du bien de partir quelques

jours, dit-elle. Je sais que tu ne vas pas très fort en ce moment.

— C'est vrai, soupira-t-il. Peut-être l'ai-je pris plus mal que j'aurais dû. Ce n'est pas comme si c'était le premier fiasco complet de l'histoire du théâtre, non ? Et ils ne sont pas tous partis. N'est-ce pas ? ajouta-t-il avec espoir.

Ce soir-là, Brooke avait compté vingt-six hardis survivants dans une salle initialement bien remplie, mais elle n'avait pas eu le cœur de le lui dire.

— À t'entendre, on croirait que c'est pire que cela ne l'a été, dit-elle en souriant. La pièce est formidable. Je crois simplement qu'elle n'attire, euh..., qu'un cercle restreint.

— Je ne sais pas, peut-être que les gens ne veulent pas voir une tragédie en trois actes sur les déchets toxiques, marmonna-t-il, secouant la tête d'un air abattu. En fin de journée, ça se résume à des fesses sur des sièges. Si j'avais écrit sur..., disons, la guerre du Vietnam vue à travers le regard d'une mule, ou je ne sais pas, moi, alors, ça, ça aurait...

Brooke savait qu'elle devait recadrer la discussion.

— Alors, que penses-tu de l'Irlande ? intervint-elle. Respirer l'air iodé, faire un peu la fête, boire quelques coupes de champagne ?...

Amal fixa son café un moment avant de poser fermement la tasse sur la table et d'afficher un large sourire contraint.

— Eh merde, pourquoi pas ? Je ne suis pas sorti de ce foutu appart depuis des jours. Je suis resté assis là à ruminer sans cesse comme un gros bébé qui s'apitoie sur son propre sort.

— À la bonne heure, Amal. Tu ne le regretteras pas, je te le promets.